

Valeurs du corps

(Institut du Monde Arabe et Académie de Versailles, 15.03.18)

Mesdames, Messieurs,

le programme de la journée demande : « Comment définir le corps ? » Il me faut donc vous adresser quelques excuses : je ne sais pas répondre à cette question. En effet, une définition espère capturer, dans une formule, l'essence d'une chose ou le contenu exact d'une idée. Et il est possible de le faire, nous le savons, dans certaines disciplines. Peut-être pas dans toutes. Comment, allez-vous objecter, vous acceptez de parler d'une réalité que vous ne savez pas définir ? Oui. Prenons l'exemple de quelqu'un que nous aimons – une mère. Si on nous demande : veuillez définir votre maman – saurons nous y répondre ? La question a-t-elle même un sens ? Pourtant nous en parlons, de nos mères. On peut définir un concept. Mais un corps n'est pas un concept. Et cette inadéquation au concept, à l'idée, à la définition, caractérise peut-être cela même qui en fait un corps.

Je préférerais m'interroger avec vous sur la valeur du corps, plutôt que sur son idée. Une conception, assez répandue, nous dit que les traditions de l'Occident ont déprécié le corps. Est-ce exact ? C'est vrai seulement, me semble-t-il, pour une période assez récente, celle où, dans divers pays, la bourgeoisie montante a affirmé son pouvoir, économique d'abord, politique ensuite. L'essor de la bourgeoisie était lié au développement de l'industrie et donc des techniques, et celles-ci dépendaient fortement du progrès de la pensée abstraite et des sciences. Aussi la valeur humaine supérieure a-t-elle été associée au travail intellectuel, cependant que le travail manuel incombait à des couches populaires, paysannerie et monde ouvrier. L'activité physique a donc paru dotée d'une valeur moindre – même si, dans le même temps, elle conditionnait toutes les autres. Il est probable, de ce point de vue, que nous vivons un changement profond. Non que le travail scientifique ait perdu son importance, certes pas, mais parce que les fonctions du corps se sont beaucoup complexifiées, et que donc sa signification a été rehaussée. En témoignent, par exemple, l'énorme importance accordée aux sports – aussi bien en tant que spectacle que comme pratique – et aussi l'émergence des formes modernes de la danse, ou, plus généralement, de la vie sur scène.

Mais le constat de cette dévalorisation ne vaut pas pour toute l'histoire occidentale. Et il devient faux si l'on considère des héritages plus anciens. Je vous en soumetts trois exemples. Le premier sera celui de la Bible hébraïque. On y trouve la formule bien connue selon laquelle l'entité nommée Dieu « a fait l'homme à son image et à sa ressemblance »¹. Dieu est posé comme supérieur, en dignité, en puissance d'être. Si l'on admet que les mots « image » et « ressemblance », adoptés par la plupart des traductions, impliquent une forme visible, on peut dire que la forme visible de l'humain s'apparente à la plus haute dignité, à la plus forte puissance d'être. La forme visible de l'humain, c'est son corps. Le corps humain se voit ainsi doté d'une place très élevée, suréminente, dans la hiérarchie des êtres. Dans le contexte où se lit cette formule, ce n'est pas étonnant. En effet, la création des humains dans le premier récit de la Genèse survient à la sixième phase, métaphorisée comme sixième « jour ». Au terme de ce « jour », comme à la fin des précédents, la puissance créatrice observe le résultat de sa création. Et le texte indique : « Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait : c'était très bon. »² Le monde créé est qualifié comme bon, depuis le cosmos jusqu'aux végétaux, animaux, et jusqu'aux humains. La création reçoit la bonté de la puissance créatrice, qui la constate. Les humains, en tant que réalités physiques (comme les étoiles, les plantes, les bêtes qui les précèdent) sont dignes de cette satisfaction, de cette joie divine. Les corps humains sont bons, c'est du bon travail et un bon résultat. D'ailleurs, immédiatement après avoir indiqué que « Dieu a fait l'homme à son image », le texte ajoute « Homme et femme il les a faits. »³ À son image : homme et femme. Ce qui implique que cette image de Dieu, que la forme humaine a reçue, soit à la fois masculine et féminine. Il y aurait lieu de s'arrêter sur cette double qualité du divin.

Malgré ma mauvaise connaissance des traditions islamiques, il me semble que le Coran fait écho à cette conception. Voici les versets 28 à 35 de la sourate XV :

28 – C'est alors que ton Seigneur annonça aux anges : Je vais créer un être humain de glaise limoneuse.

29 – Et lorsque Je l'aurai formé et lui aurai insufflé de Mon esprit, prosternez-vous devant lui en signe d'adoration.

30 – Et tous les anges se prosternèrent d'un seul mouvement.

¹ Gn 1, 26-27.

² Gn, 1, 31. Trad. NBS.

³ Gn, 1, 27.

31 – À l'exception d'Iblis⁴, qui refusa d'être parmi ceux qui se prosternaient.

32 – Pourquoi, lui dit-Il, ô Iblis, ne veux-tu pas te prosterner avec ceux qui se prosternent ?

33 – Je ne puis me prosterner devant un mortel que Tu as créé de glaise !

34 – Dieu lui dit : Sors donc d'ici, te voilà désormais un être banni !

35 – Tu seras maudit jusqu'au jour du jugement.⁵

Satan, figure du mal, est ici banni et maudit pour n'avoir pas accepté la dignité des êtres humains, faits de glaise et de souffle – de matière et d'esprit. Mais le refus satanique d'admettre la valeur éminente de l'humain (de se prosterner devant lui), repousse non pas l'ensemble de la constitution humaine, mais sa part de glaise, c'est-à-dire sa composante matérielle, physique. Ce que le Mal récuse, ce n'est pas l'esprit humain, ni même la structure complète : c'est sa part physique – c'est-à-dire son corps. Le Mal ici est posé comme refus de la corporalité du corps, de la physique humaine, refus d'en reconnaître l'éminence (se prosterner devant elle). C'est cela, ce désaveu du corps matériel, qui vaut à Iblis-Satan d'être condamné par Dieu, et banni. Dans le passage biblique que ce texte évoque, qu'on appelle le second récit, il est indiqué que « Dieu façonna l'homme de la poussière de la terre »⁶. C'est à ce titre que l'humain originaire est dénommé Adam, terme qui désigne la terre, l'humus avec lequel il a été fabriqué, et donc cette nature physique qui l'apparente à l'ensemble du monde naturel : son corps. Ce corps est bon, comme produit de la création. C'est un Mal que de lui dénier sa valeur.

Mon deuxième exemple est celui de la civilisation grecque classique. On ne peut que s'étonner du fait que les anciens Grecs, dans leur statuaire, aient choisi de représenter le divin sous la forme de corps humains, purs de tous ajouts et ornements, généralement nus – en tout cas pour les figures masculines, les corps féminins étant un peu moins dénudés. Ce sont des humains, tels que l'expérience nous les donne à connaître. Le philosophe allemand Hegel remarquait que cette figuration était nouvelle, originale et à peu près unique : dans les civilisations antérieures ou extérieures, le divin se trouvait modelé dans des formes animales, ou fantastiques, ou mixtes, ou à partir d'humains transformés, et en quelque sorte augmentés (par

⁴ Iblis : le nom arabe de Satan. (Note du traducteur, voir ci-dessous note 5.)

⁵ *Le Coran*, trad. Malek Chebel, Fayard 2009, sourate XV, « Al Hijr » (La vallée des pierres), p. 253. Voir aussi XVII, 61 ; XXXVIII, 71-78.

⁶ Gn 2, 7.

exemple des divinités indiennes à plusieurs bras). Chez les Grecs, on voit ces dieux comme des humains, très accomplis, mais dont rien ne paraît excéder l'humanité que nous partageons avec eux, si ce n'est leur beauté remarquable – beauté physique. Cette présentation est intégralement corporelle. C'est le corps humain, dans sa splendeur singulière, qui figure le divin. Et sa beauté elle-même est certes portée à un accomplissement, mais elle n'a rien de sur-naturel. La nudité accentuée, rend particulièrement visible, cette constitution organique. Le corps humain est divin : voilà ce que semble affirmer, avec une tranquillité insolente, la statuaire grecque. Ici encore, la physique et la plastique humaines sont élevées à un degré de haute dignité.

La troisième source que j'évoque est celle des récits évangéliques, et de leurs suites. Selon cet ensemble de narrations et de doctrines, progressivement et difficilement élaborés, le principe divin supérieur s'est incorporé dans un être humain vivant. Il ne s'agit plus là d'un être mythologique, comme l'Adam des origines – et d'ailleurs, selon la conception qui s'est fixée peu à peu, le Christ n'est pas seulement fait à l'image de Dieu, comme l'était l'homme-femme initial, mais il est l'incarnation, la mise en corps du divin lui-même. Et ce n'est pas non plus un ensemble de statues, comme dans le monde grec classique, mais un individu posé comme effectif et historique qui assume cette réalité transcendante – pourtant très concrète. Ce qui engage une sanctification considérable de la personne humaine et donc de son corps. Des batailles féroces ont eu lieu durant des siècles pour établir le statut de ce corps. Pour certains, la réalité physique de Jésus appelé Christ n'était qu'une enveloppe, une apparence pour une essence divine qui échappait à toute humanité réelle⁷. Contre ces tendances – et d'autres, symétriques – le dogme dominant a imposé l'idée que, toute divine qu'elle soit, la nature du Christ était pourtant pleinement celle d'un humain. Ainsi a-t-il fallu qu'il meure, et la doctrine a voulu tenir ce trépas pour une mort réelle, terrifiante pour Jésus lui-même, avec un intervalle, les fameux trois jours, entre sa mort et sa résurrection supposée, délai durant lequel la mort du Christ s'affirme comme une mort sans relève, une véritable descente au royaume des morts. Jésus Christ était donc bien un corps, corps d'humain, condamné à mourir. Et s'il est censé ressusciter, c'est en tant que, selon ces croyances, tous les corps humains sont appelés à la résurrection, dont celle du Christ est une sorte de preuve ou d'épreuve anticipée. Il est vrai cependant que ce

⁷ C'est ce qui a été caractérisé ensuite comme hérésie, sous le nom de docétisme.

statut, corporel, a subi quelques entorses : la supposée naissance virginale – qui montre que, si la mort n’a pas été éludée, l’origine physique de la naissance, elle, a fait l’objet d’une sorte d’esquive. À quoi s’ajoute le fait que la sexualité de Jésus est restée dans l’ombre. Mais ce n’était peut-être pas seulement en raison de sa nature réputée divine : puisque celle d’autres humains, pleinement humains, Paul par exemple, ou les apôtres, n’est pas plus en lumière. Toutefois, que le divin se soit incorporé dans une personne humaine concrète représente une affirmation considérable de la dignité d’un corps. Celle-ci s’est exprimée dans le rituel de la Cène (de l’Eucharistie, du dernier repas), où la formule, retenue par la tradition, de Jésus voulant transmettre à ses disciples, et à travers eux à l’humanité, la permanence de son message, n’a pas été : tel est mon esprit, ni même telle est ma parole, mais : ceci est mon Corps⁸.

Alors, si les héritages principaux de nos cultures occidentales, et en tout cas leurs sources les plus anciennes, ne peuvent pas être réduits à une dévalorisation des corps, de quoi parlons-nous lorsque nous avons l’impression que des réalités humaines physiques ont été profondément dénigrées ? A mes yeux, il ne s’est pas agi de dévalorisation du corps en général, mais plutôt d’évaluations différenciées, de hiérarchies dans les actes et les zones de la vie physique. Ainsi la tête, et ses fonctions, ont-elles été qualifiées comme plus dignes que le ventre, et ses dessous. On peut dire « bête comme ses pieds », mais rarement « bête comme ses yeux », ou ses oreilles, ou même ses mains. Ce qui s’est produit dans nos cultures – et pas seulement en elles – induit une estime des parties hautes, et un dénigrement des zones basses. D’ailleurs les adjectifs, haut et bas, sont porteurs d’une valeur physique, mais aussi morale : on parle d’idées hautes, de hautes aspirations, opposées à la bassesse ou aux pensées inférieures. C’est donc en fait la hiérarchie du haut et du bas, physique et morale, qui est appliquée au corps. Elle se reproduit à l’intérieur même de la tête. Dans la tradition philosophique, deux organes des sens sont considérés comme plus nobles que les autres. La vue est prisée comme le sens le plus raffiné. On l’utilise comme métaphore de la pensée, ou de l’intelligence, comparée à une vision de l’esprit. Et l’ouïe, deuxième sens noble. La vision et l’ouïe sont posés au XVIII^{ème} siècle comme les deux sens esthétiques : il y a des arts de la vue, des arts de l’écoute, mais il n’y pas, selon Kant par exemple, d’arts de l’odeur ou qui se donneraient seulement à palper. Or, entre les organes

⁸ Par ex. Mc 14, 22, et les passages concordants.

sensoriels sur les têtes humaines, les yeux et les oreilles sont situés plus en hauteur. Ici encore, l'élévation s'accouple avec la dignité.

J'ajoute une remarque, un peu digressive. Parmi les orifices du corps humain, qui comme vous le savez sont au nombre de neuf – sans compter, bien sûr, les pores de la peau – les sept qui se situent en hauteur (yeux, oreilles, narines et bouche) assument des fonctions, non exclusivement mais principalement réceptives. Alors que les deux trous les plus bas sont liés à des fonctions principales d'émission. À l'exception, remarquable, du sexe féminin. On pourrait mettre cette observation en rapport avec une célèbre affirmation du Jésus évangélique : « Rien de ce qui, du dehors, entre dans l'être humain ne peut le souiller. (...) C'est ce qui sort de l'être humain qui le souille. »⁹ Si c'était vrai, le sexe masculin, plus que le féminin, serait capable de souillure. Ces deux remarques jointes établissent un rapport inattendu entre le haut et le bas, d'une part, et ce qui entre ou qui sort, d'autre part. Comme si le plus digne dans l'homme tenait à ses fonctions d'accueil, plus que d'envoi. Mais c'est une digression.

Pourquoi cette valorisation du haut, et cette péjoration du bas ? Après tout, la tradition aurait pu s'en tenir à considérer certaines activités comme bonnes, d'autres comme mauvaises. Pourquoi : hautes, et basses ? Il me semble que cette hiérarchie doit être mise en rapport avec la station debout. Le fait de se tenir debout a quelque chose à voir avec l'humanité de l'homme, avec ce qui le distingue et, au sens littéral, l'élève au sein du monde naturel. Bien sûr, l'homme n'a pas l'apanage de cette capacité. Mais tout de même, c'est un trait que l'on associe, que je sache, au processus de l'homínisation, aussi bien dans l'histoire de l'espèce, que dans celle de l'individu. Évidemment on observe sans cesse des pathologies, des accidents, des handicaps, qui ne privent pas pour autant les individus de leurs qualités d'humains. Mais le lien entre homínisation et station debout éclaire la polarisation entre le haut et le bas dans le corps humain. Une telle hiérarchie s'applique mal aux animaux à quatre pattes, pour lesquels la tête se trouve à peu près à hauteur du bassin. L'éminence des fonctions humaines dites supérieures est associée à cette position et cette locomotion. C'est pourquoi, dans les récits bibliques, le mal prend la figure du serpent, qui symboliquement rampe à terre. De même, la maladie, ou la mort, qui menacent l'humanité, attaquent sa tenue verticale.

On peut alors se demander si cette différenciation, cette exclusivité des valeurs attribuées aux zones physiques en fonction de leur localité

⁹ C'est à propos des rituels liés à l'alimentation. Mc 7, 14-23.

exclut toute vision harmonieuse, toute unité de la constitution humaine ? Ce n'est pas certain. Permettez-moi, pour finir, de vous en soumettre trois symboles.

Le premier serait le cœur. Le cœur symbolise le centre du corps, qui ne se situe ni en haut, ni en bas. Il est logé plus haut que le ventre, plus bas que la tête. Or le cœur donne leur ancrage symbolique aux vertus nobles du courage, et aussi de la cordialité, et encore de la compassion (avoir du cœur, traiter avec cœur). Sans doute figure-t-il l'unité d'un comportement, sans l'opposition des parties extrêmes, et des aptitudes qui leur sont associées. Le deuxième symbole unitaire est l'image de l'arbre. L'arbre a souvent été modélisé comme plongeant ses racines dans le sol, et lançant ses branches vers le ciel. Il est la figure d'une vie qui unit, dans un élan dynamique, le bas et le haut. À ce titre, il a été souvent pris comme emblème d'une vie humaine unitaire, qui réconcilierait l'enracinement et l'élévation. Mais il manque à l'arbre de se déplacer. Le corps humain est « planté » au sol, comme on dit, ce qui en fait un plantigrade. Mais, comme les ours, nous marchons. Ainsi l'arbre est-il notre figure partielle.

Enfin mon troisième et dernier symbole. Les quatre évangiles rapportent l'épisode dit de « l'onction à Béthanie », au cours duquel une femme vient répandre du parfum sur le corps de Jésus. Mais, pour les deux premiers de ces récits¹⁰, le parfum est versé sur la tête. Alors que pour les deux derniers¹¹, il est répandu sur ses pieds, et cette femme les essuie même avec ses cheveux. Étonnante figure, presque gênante : tête d'une femme, pieds d'un homme. Cependant l'évangile de Jean, le plus tardif, est le seul à faire suivre, peu après, cet épisode par celui du lavement des pieds¹², au cours duquel c'est Jésus lui-même – et pas n'importe quand, durant son dernier repas – qui « se défait de ses vêtements, prend un linge qu'il attache comme un tablier » (attitude très typique d'un serviteur, ou d'une servante), « verse de l'eau dans une cuvette, et se met à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qui lui servait de tablier. » Comme si Jésus, venant de recevoir l'hommage étrange du parfum, et des cheveux, sur ses pieds, voulait le transférer à d'autres. Au point que Pierre, qui n'est jamais content, se révolte devant cette position si basse, et demande à Jésus, au moins, de laver aussi les têtes. Ce que Jésus refuse. On voit ainsi la tradition rapporter un hommage rendu par le fils supposé de Dieu, ou Dieu lui-même, au corps dans sa partie la plus

¹⁰ Mt 26, 6-13 ; Mc 14, 3-9.

¹¹ Lc 7, 36-50 ; Jn 12, 3-8.

¹² Jn 13, 1-15.

inférieure, la plus proche de terre. Le texte honore ainsi le bas, le voisinage du sol. A-t-on assez remarqué qu'en lavant les pieds, Jésus ne rend pas seulement hommage à la zone la plus humble de la stature des hommes, mais aussi à celle grâce à quoi, et sur quoi, les humains se tiennent debout ? Le plus bas fonde, ou base, l'aptitude à s'élever. Et si les pieds sont sales, c'est souvent parce qu'ils marchent.

On ne peut pas échapper à la polarité de la hauteur et de la bassesse, on ne peut pas échapper à la verticalité qui investit notre position d'humains, sauf à revendiquer une humanité de serpents. Si l'on veut affranchir le corps des brides et des mépris où il a été en partie tenu, il faut le faire en respectant, en honorant la dignité de la figure humaine. Le sport peut en donner un bel exemple, quand il exorcise ses démons, virilisme, machisme, homophobie, sexisme, et maintenant l'envahissement par un sens commercial et spectaculaire de la compétition. De même la danse, ou le théâtre, peuvent-ils produire de belles célébrations de la dignité physique, s'ils évitent de verser, comme certaines tendances les y conduisent, dans une esthétisation de la violence, qui reproduit des schémas d'avilissement, et perpétue les codes lugubres des modèles qu'on prétend combattre. J'ai peu parlé de sexualité. Pourtant des textes fondamentaux de nos cultures, peu nombreux mais essentiels, l'honorent aussi. Le *Banquet* de Platon développe une haute idée du dieu Eros, dans une approche que nous dirions aujourd'hui surtout homosexuelle – même si le terme en l'occurrence fait anachronisme. Le *Cantique des cantiques*, livre biblique, déploie une poésie érotique intense – là, hétérosexuelle. Dans tous ces cas, être attentif au corps, c'est chercher son accomplissement plastique et dynamique, sa dignité d'argile et de boue, tout en saluant sa force d'élévation, et de droiture.